

Au début du printemps 2013, La dernière goutte, jeune maison d'édition indépendante, m'apprenait l'existence de Fritz von Unruh, lorsqu'elle me demanda si j'étais intéressée par la traduction de son roman *Opfergang* dont le texte scanné était joint au courriel. Avant de chercher à en savoir plus long sur l'auteur, je choisis de lire l'œuvre qui se présentait sous la forme de gros pavés de mots incluant quantité de guillemets ouvrants et fermants, de phrases courtes, elliptiques, dans un style étrange sur lequel je ne parvenais pas à mettre un nom. Je fus sidérée. Pas tant par ce que le texte décrivait – quelques mois de la vie de soldats allemands ayant reçu l'ordre de prendre d'assaut la citadelle de Verdun en 1916 – que par *la manière* dont il était écrit. En même temps, c'était comme un défi que me lançait un éditeur, car décider de mettre à son catalogue ce roman si singulier relevait d'un acte courageux et exigeait la même audace en traduction. Quelques jours plus tard, j'informai la maison d'édition que je lui enverrais d'abord un essai et s'il s'avérait convaincant, j'accepterais de traduire *Opfergang*. C'est en discutant avec Christophe Sediarta, de La dernière goutte, que je pus enfin mettre un nom sur le style : Fritz von Unruh est un écrivain expressionniste allemand, largement moins connu que Gottfried Benn, Ernst Toller, Ernst Barlach, Georg Heym, Franz Werfel ou Frank Wedekind, pour n'en citer que certains. Et cette conversation m'apprenait aussi l'existence d'une première traduction de *Opfergang*, faite par Jacques Benoist-Méchin et parue en 1924 aux éditions Simon Kra - Le Sagittaire sous le titre de *Verdun*. Bref, il s'agissait de retraduire. Un mois plus tard, après avoir reçu mon essai dans lequel je m'efforçais de rendre la prose accessible au lecteur du 21^e siècle tout en lui conservant sa langue baroque, La dernière goutte fut partante pour faire avec moi ce *Chemin du sacrifice*.

À ce jour, je n'ai toujours pas lu la traduction de J. Benoist-Méchin. J'ai voulu me confronter directement à ce « langage qui vole en éclats pour faire voler en éclats le monde » cher à Benn, et dans l'esprit des *Notes d'un peintre* de Delacroix, « Tu es la matière, ton impression, ton émotion. » Certes, il serait présomptueux de ma part de vouloir me substituer au talent d'Unruh, mais il fallait bien trouver des mots, des couleurs scripturales, et les ressentir, afin de rendre au mieux l'orage stylistique et l'emphase dramatique.

En littérature, l'expressionnisme casse la langue, il aime l'outrance de style, l'ellipse, la profusion de symboles et, surtout, il recourt à la vision. Certains ont comparé Unruh à Montherlant, autre poète et romancier inspiré par la guerre. Roger Martin du Gard qui rencontra Unruh, écrit : « *La voix d'Unruh est sourde, mais, précisément, son génie oratoire, c'est un déchaînement dans les mots et une retenue dans la parole.* » Le mieux, c'est encore de livrer ici quelques extraits du roman que je considère pour ma part comme un écrit subversif et poétique, sans entrer dans les détails qui présidèrent à sa genèse et à sa publication, passant d'une œuvre de commande de l'état-major allemand à un brûlot pacifiste censuré jusqu'en 1919. Le style d'Unruh se construit sur un paradoxe : donner à voir des situations d'une richesse infinie et complexe en s'appuyant sur la schématisation et la hardiesse de langage qu'est l'ellipse. Ses personnages symbolisent jusque dans leurs noms, leurs métiers civils et leurs fonctions militaires plusieurs manières d'appréhender le monde et l'horreur de la

Le chemin du sacrifice de Fritz von Unruh

par Martine Rémon *

guerre. Ils meurent, survivent, sombrent dans la folie, se métamorphosent, incarnent la quête d'une humanité nouvelle. Citons cette scène au début du roman, alors que les troupes sont convoyées vers Verdun : *Roues sur rails ! Rails sous roues ! Vapeur comprimée dans les tuyauteries et les pistons. Geignements et cris d'allégresse ! La sueur emperlait le front de Clemens. Il se recroquevilla sur lui-même et tendit l'oreille : envie de fuir de millions d'atomes ! Ordre et discipline de fer, esprit qui somme ! Fer sur fer, force volante ! Le Professeur sursautait au passage de chaque aiguillage. Il entendait les obus siffler et les points d'impact se déchirer en rétractant ses ortels. « À quoi bon ce que j'ai appris, ce que j'ai enseigné ? » Il sauta brusquement sur ses pieds, « C'est de la folie », et retourna sur la banquette en bois, comme abasourdi. Le train roulait et pilonnait de l'avant, de l'avant, toujours de l'avant. Ou cette autre scène, vers la fin, lorsque le jeune engagé volontaire en permission retrouve sa mère : *Le Volontaire défit le poignard qu'il portait à sa ceinture et sa mère le prit d'une main tremblante. Elle le tira lentement de son fourreau. L'espace infini se colora de rouge. « Tu as tué un homme ? » Puis les yeux maternels basculèrent dans le vide, et Heinz poussa un cri devant l'image qui rejaillissait sur lui de ces orbites creuses se dégorgeant en sanglots.* En reproduisant ces passages, je frémis encore et reste bouleversée par la puissance évocatrice, tout comme je demeurerai à jamais intriguée et fascinée par cette phrase étrange, placée dans la bouche de Clemens : *Des âmes errantes pressent leurs lèvres muettes sur mon oreille.**

* Traductrice entre autres de Reinhard Jirgl, Rolf Dieter Brinkmann, Karsten Dümmel. *Le Chemin du sacrifice* paraît en mars aux éditions La dernière goutte, avec une préface de Nicolas Beupré et des illustrations de Vincent Vanoli.